

Egypte

14
1946

Une soirée mémorable :

LA "PREMIERE" DE "SAUL"

J'y repensais l'autre soir en sortant d'Antigone. Parmi les oeuvres qui auront contribué à libérer le théâtre du réalisme psychologique, le "Saul" d'André Gide mérite assurément d'être rappelé. Bien avant "Electre" et Giraudoux, cette pièce marque une étape importante du retour vers un théâtre d'Art. Et me reportant à 20 ans en arrière, j'évoquais la première représentation de "Saul" au Vieux Colombier.

Mémorable soirée! Quelle sincérité d'accueil! Quelle atmosphère joyeuse d'élan et de gratitude! La chaleur des applaudissements — dépassant la pièce — prit bien vite l'allure d'une manifestation en l'honneur de l'écrivain. C'était, je crois, la première fois que les fervents de Gide pouvaient offrir en nombre, à l'auteur qu'ils aimaient, un témoignage personnel de leur admiration. La gloire naissante de Gide recevait ainsi une première consécration publique — et éclatante — dont la date précise me paraît à retenir (1922).

Si impatiente était l'ardeur, dans la salle, qu'elle se donna libre cours dès le premier acte. Les scènes qui le composent, ne prétendaient offrir — en un langage "moderne" assez proche de la conversation, mais savamment stylisé — qu'une simple exposition: Huit rappels, des plus nourris, en saluèrent la fin. Il arriva même qu'après ce débordement, l'enthousiasme fléchit un peu, comme par une sorte de fatigue. Au fur et à mesure que, d'acte en acte, l'intérêt de la pièce allait croissant, les applaudissements diminuaient. Ils reprirent d'ailleurs, après le rideau final, en une belle ovation. Se laissant tirer par Copeau, on vit alors paraître André Gide, modeste et visiblement ému. Je me rappelle encore le serrement de mains de l'écrivain à l'interprète. Était-ce une illusion? mais on eut l'impression d'un geste fraternel, on crut sentir la communion de deux artistes tout heureux de la belle oeuvre qu'ils avaient ensemble créée.

Le jeu admirablement compréhensif de Copeau avait su donner à la pièce biblique une richesse de nuances et une intensité dramatique extraordinaires. Malgré la distance, certains tableaux me reviennent à l'esprit avec une singulière précision: l'entrée de David Berger dans la salle du trône, Saul égaré dans le désert qu'assège une troupe moqueuse de gracieux diabolins. Un ami protestant, à côté de moi, s'élevait, indigné, contre ce

surait-il, dans la Bible! Mais c'est la figure lamentable et tragique du roi Saul, délaissé et baloté qui reste surtout gravée dans la mémoire. Avec quelle puissance Copeau avait su rendre la souffrance du vieillard usé, harrassé par un tourment intérieur ou se mêlent la peur de la mort et l'angoisse obscure d'un grand pressentiment. Je revois encore le vieux Roi, seigneur et titubant, secoué de petits rires sèches, qui essaye en vain de s'arracher à l'inertie et s'abandonne enfin à sa ruine. Miné au plus intime de lui-même, Saul a conscience de sa dégradation et



André Gide

répète avec une pitoyable complaisance son douloureux secret: "Avec quoi l'homme se consolera-t-il d'une déchéance sinon avec ce qui l'a échoué?"

Théâtre ou roman, Gide n'est jamais "absent" de ce qu'il écrit. La tragédie biblique porte l'empreinte, un peu partout, de sa personnalité. On y retrouve ses thèmes de pensée, ses problèmes préférés, son univers moque et, dans le style, parfois, les inflexions et les cadences de ses poèmes lyriques.

Cependant l'élément scénique et le "mouvement" ne font nullement défaut. A mi-chemin de la parabole dialoguée et du drame, Saul réalise une heureuse formule, féconde en beautés de toutes sortes et qui soutient fort bien la représentation. Ceux qui ont eu la chance de voir la pièce au Vieux Colombier, conservent le souvenir d'une belle soirée.

EDGARDE FORTI